

[Chronique] Clemente Padin, Horizons ouverts, par François Crosnier - Libr-critique %

libr-critique

Clemente Padín, ***Horizons ouverts & Autres poèmes***. Traduit de l'espagnol (Uruguay) par Florence Malfatto, relecture de l'auteur et de Violeta Tenté. Les Presses du réel / collection « Al Dante », printemps 2020, 96 pages, 10 €, ISBN : 978-2-37896-062-9.

le feu est libération
(***Horizons ouverts***, p. 58)

Clemente Padín, né en 1939 à Lascano (Uruguay) a reçu le Prix d'honneur Bernard Heidsieck en 2019 pour l'ensemble de son œuvre^[1]. Les Presses du réel ont publié la même année son essai *De la représentation à l'action* (1976) et tout récemment cette première traduction française des poèmes de jeunesse, parus entre 1965 et 1967.

Comme l'écrit Laurent Cauwet dans sa postface, ce livre « permet de découvrir la préhistoire du chantier poétique de Clemente Padín, le socle à partir duquel le poète a remis en cause tous les formalismes poétiques, en a sapé les limites et contraintes, pour devenir l'un des acteurs les plus inventifs et critiques de la poésie-action, où la nécessité d'une continuelle réinvention du geste poétique est toujours sous-tendue par une critique sociale et un désir de révolution ».

Horizons ouverts (*Los Horizontes Abiertos*) est composé de sept poèmes initialement parus en 1966 dans la revue créée par Padín, *Los Huevos del Plata* et édités en recueil en 1967. *Autres poèmes* comporte huit pièces séparées publiées dans la même revue entre 1965 et 1967.



Los huevos del plata, n° 0, décembre 1965

Ce sont donc les textes d'un poète âgé d'environ 25 ans que nous lisons, plus de 50 ans après leur publication en Uruguay. Le lecteur français qui entre, sans préparation, dans cette œuvre ne peut qu'être frappé par le très haut niveau d'exigence qu'elle manifeste, ce qui n'est guère étonnant lorsque l'on apprend que les poètes réunis autour de la revue se référaient à rien moins qu'Antonin Artaud, Ezra Pound, Vicente Huidobro et Sade. Dans les textes ici traduits, les épigraphes permettent également de repérer les influences avouées : Góngora, Blake, Artaud, Dylan Thomas.

Si l'obsession pour le contenu politique de l'art n'a fait que croître dans le travail ultérieur de Padín, cette dimension est plutôt masquée dans ses textes de jeunesse. Certes, le premier poème du recueil se termine par le vers « l'unique espérance est la victoire » et le dernier par « hasta la victoria sempre ». Mais ce sont les seules marques d'un langage politique explicite. De même, le refus du discours à la première personne est total, à l'exception d'un poème (« Grenier 40 ») allusivement autobiographique.



Clemente Padín (au centre), vers 1968

La lecture d'*Horizons ouverts* donne le sentiment d'une poésie énigmatique, d'une extrême densité, déjà totalement maîtrisée, présentant sous forme de « tableaux » saturés d'images un monde livré à la brutalité des éléments, hanté par des acteurs hostiles (le *lobizón* – loup-garou de la mythologie guarani – revient à plusieurs reprises) et qui est une prison pour l'homme. Cet univers qui n'a pas besoin de celui-ci n'est cependant pas sans espoir, car « cette prison est illusoire ; nous sommes la prison » (p. 14). L'aliénation n'est pas irréversible et le dernier vers indique que la lutte est une solution. Le thème du feu purificateur est présent dans presque chaque poème, jusqu'à celui intitulé *La découverte du feu* qui appartient à la poésie visuelle puisqu'imprononçable : il s'agit de la découverte *littérale* du mot « Fuego » dont les lettres sont présentées dans le désordre avant de s'ordonner.

Les éléments

Alice en flammes, le plus long poème du recueil, débute comme une cosmogonie régie par le hasard qui donne naissance à la vie :

Rageusement

renonçaient les paupières de l'univers

pour fendre la toile d'araignée

des éléments liés

au joug d'obscurités.

(...)

À présent le hasard

enduit de ses mains hasardeuses

les éléments ivres d'indifférence

(...)

La vie s'est brisée

en milliers de morceaux incroyables

À partir de cette genèse se déploient des figures identifiées par leur origine (d'eau, d'air, de terre ou de feu), par leurs traces (*tout ce qu'ils ont jeté dans la petite lagune*), par leurs actes... tandis que leur statut ontologique demeure énigmatique. Seuls les éléments primitifs et les phénomènes de la nature ont droit à un nom.

Enfin, l'Histoire fait violemment irruption sous la forme de la conquête :

S'enauberginant de nuages

Le ciel ferme les montagnes effilées

voilant la vue des conquistadors

tandis qu'ils longent

la couche tabaqueuse des ossements ;

Le temps se télescope, des tableaux contemporains se juxtaposent à l'évocation des colons, avant que le poème ne revienne à l'évocation du commencement de l'humanité, dans une forme archaïsante dont l'ironie n'est pas absente :

Premièrement la flamme ét ait pure

et les hommes vivoiyaient en innocence

leur manger était le fruit des arbres

et ils buvoyaient de l'eau

ne portoyaient nulle vêtture

ils s'esjoyoient

n'avoient point de demeures

ni ne creyaient en dieu

ni ne creyèrent en rien

Introduit dans cette partie, le thème du feu perdu et retrouvé débouche sur un finale quasi mallarméen, où les mots disséminés dans la page miment le brasier par lequel s'opère la libération :

feu

vent de flammes

ignition

conflagration



À la fin de chacune des sept parties du poème, comme un contrepoint au flux du récit principal, une anagramme différente formée sur la phrase « le feu est libération » introduit une description d'état qui fait intervenir des acteurs récurrents (le figuier, le *lobizón*, l'exilée, la petite lagune...) dont la combinatoire donne lieu à une série de transformations, que l'on peut considérer comme une forme de « rimes ». Suivons à titre d'exemple, puisqu'il est le plus exotique à nos yeux, les vicissitudes du *lobizón* en sept temps :

le lobizón revient / le lobizón repu / le lobizón, dans l'attente de la pleine lune, se penche pour ramasser le cadavre de la victime près de la petite lagune / le lobizón geint dans un sanglot de baves la voix des augures / le lobizón vomit le cadavre dans la citerne sèche / le lobizón se lèche le museau / le lobizón se tord entre les débris carbonisés

On espère avoir donné une idée de la complexité et de l'ambition d'un poème dont l'interprétation est loin d'aller de soi, à commencer par son titre : *Alice en flammes*. Si le thème du feu est central, cette Alice au prénom carrollien demeure mystérieuse. Serait-ce le double du lecteur, qui va d'étonnement en étonnement ?

La prison

La joie de vivre, au titre paradoxal, est placée sous l'invocation de William Blake : « Cinq fenêtres éclairent l'homme en sa caverne », mais ici chaque fenêtre ouvre sur des tableaux terrifiants, dont la sauvagerie est renforcée par des effets visuels à la Artaud :

la hurlerie crie son vakarme de bruits

les urlements grincent leur chahut de brames

le krissement hue son tumulte de chutes

les ululements meuglent leur kraks de bourdonnements

le koup de kouteau sonne son frakas de clakements

Cette évocation des enfers est encadrée par deux poèmes *Libres comme le vent* et *Dix tableaux de domestication d'une vache*. Le premier montre « le triste prisonnier » jouant à être libre dans « cette prison que nous dressons » ; le second est une métaphore de l'aliénation et de la dissociation de la conscience, introduites par une épigraphe d'Artaud. Rien de didactique dans ce long poème dont l'imaginaire repose notamment sur des représentations de paysages sud-américains :

Le soleil

Accomplisseur d'horizons inarrêtables

casse des herbes en brumées de poussière

muant des sucs

en borbiers de cochons d'eau

conglutinant des lapideries de lézards

dételeurs de queues

irritant des vipères Bothorps mauvaises cavalières

meurtries du vert de poursuivre des cobayes soyeux

dans l'assemblage serré des bambous

La libération

Dans les deux poèmes qui closent le recueil se fait jour l'espoir de sortir des ténèbres. *Libere filios*, entièrement construit sur une négation (« Non que... ») réaffirme néanmoins, en creux et en les unissant,

l'à venir des peuples

le futuraire de la poésie

C'est également à la fin de ce poème qu'apparaît le vers qui donne son titre au recueil :

parmi les aubes / préfigurant les horizons ouverts.

L'exilée est quant à lui animé d'un violent souffle purificateur, suscitant des vers parmi les plus beaux du livre :

Terre décharnée tu allumes

avec le cul à l'air parmi les charniers

les enchevêtrements de jungles

les vivanteries d'hommes
pour qu'ils se couvrent d'espérance
avec ta chair à nu

[1] Sur Padín, on peut lire en français : Elena Lespes Munoz, « Clemente Padín, la subversion du mot et de l'objet », *Artelogie* [Online], 6 | 2014, URL : <http://journals.openedition.org/artelogie/1286>

L'article porte toutefois, essentiellement, sur la période postérieure à celle de la publication d'*Horizons ouverts*.